

Comme, lors de mon intervention, je n'ai pas retrouvé la date de l'article d' Anahide Ter Minassian, la voici :

A la table ronde du 2 mai 1975 au centre Chaillot Galliéra et au meeting du 6 juin 1975 au Palais des Congrès, organisés par le C.D.C.A., avaient parlé, entre autres, Anahide Ter Minassian, maître assistant à la Sorbonne, dont on connaissait l'article : *La Question arménienne (Esprit, avril 67)*, Jean-Marie Carzou, écrivain, Yves Temon, historien, qui a travaillé sur le génocide juif; Hraïr Torossian, président du C.D.C.A.

Comme j'ai préféré écourter mon intervention en ne mentionnant pas la seconde motivation de ma décision de publier la traduction du *Journal de déportation* de mon père, je la livre ici :

Outre le spectacle des vieilles mères libanaises des « terroristes » de l'opération Van qu'offrait le Meeting du 19 novembre 1981 au Palais de la mutualité, ce qui m'amena à prendre la décision angoissante de ce dévoilement quasi sacrilège d'une histoire intime, ce fut la réminiscence d'un souvenir écran très lointain qui s'imposa à moi. Je retrouvai notamment, dans ma mémoire diffuse, la perception du plaisir de résister avec lequel mon père, admiratif des résistants arméniens, racontait à ses amis la prise de la Banque ottomane à Constantinople, en 1896. J'apprendrai, en effet plus tard que, devant la poursuite des massacres dans les régions de Van, Mouch, Killis et Egin, le parti révolutionnaire Dachnak cherchait un moyen d'obliger les puissances alliées à intervenir et que le mercredi 26 août 1896 à 13 heures, les Dashnaks avaient pris possession de la Banque ottomane où prédominaient les investissements britanniques et français. Il me fallait donc traduire le message secret qu'exprimait l'émotion avec laquelle mon père faisait ce récit. La traduction écrite du manuscrit venait ainsi donner forme à une première traduction - disons, « simultanée » - qui avait déjà eu lieu en moi puisqu'elle m'avait fait comprendre les paroles que, petite fille œdipienne à l'écoute de ce bon conteur, je l'entendais alors prononcer en turc, langue que j'étais censée ignorer. M'identifiant spontanément à la satisfaction avec laquelle ce narrateur évoquait un exploit dont il était fier, je me sentis alors le droit de sortir de sa clandestinité protectrice cette relique que j'avais découverte et éprouvai l'obligation de le soumettre aux *Temps Modernes*. Une semblable superposition temporelle d'un événement de **1981**, réveillant le souvenir lointain d'un récit paternel qui commémorait un acte révolutionnaire de **1896**, semblait confirmer le « rendez-vous secret » dont le philosophe Benjamin suppose l'existence entre « les générations précédentes et la nôtre » dans ses réflexions « Sur le concept d'histoire ». Celles-ci expriment notamment l'idée, selon laquelle le temps de la vie et le développement de l'être humain ne font que déployer, tra-duire à la faveur d'un déplacement dans le temps, des points nodaux du passé qui contenaient déjà en eux tous ces éléments en germes :

"N'y a-t-il pas dans les voix auxquelles nous prêtons l'oreille un écho de celles rendues muettes désormais ? [...] S'il en est ainsi, alors il existe un rendez-vous secret entre les générations précédentes et la nôtre [...] Alors, à nous comme à chaque génération qui nous a précédés, fut accordée une faible force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention »